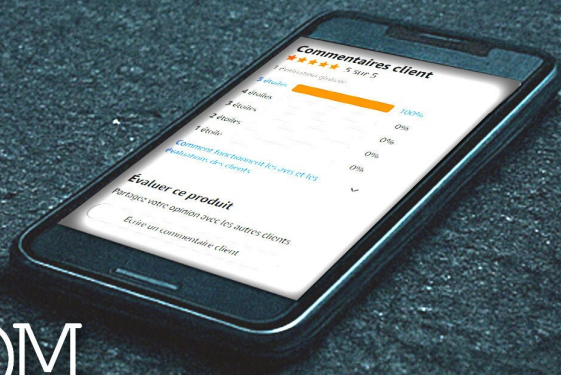


COLLECTION «DANS LA TÊTE DU TUEUR» Tome 1
ROMUALD SERRADO

LÂCHE TON COM
OU CRÈVE!
Un clic. Un avis. Un mort.



Romuald Serrado

Lâche ton com ou crève !

Un avis. Un clic. Un mort.

© Romuald Serrado, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-9882-4

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Collection “Dans la tête du tueur”

TOME 1

Œuvre de fiction.

Les personnages, lieux et événements décrits sont imaginaires.

*Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou disparues, serait
purement fortuite.*

Livre en auto-édition jusqu’à ce qu’un éditeur judicieux le remarque...

Prologue

Dimanche 5 octobre 2025, 9h23.

Je posai ma petite tasse de café en tremblotant légèrement. Machinalement, comme un tic, je tournai l'anse vers moi tout en fixant l'écran de mon ordinateur, grand ouvert sur ma messagerie.

Un frisson me parcourut la nuque. Cette drôle d'impression devait bien envahir tous les jeunes auteurs lorsqu'ils envoyaient leur manuscrit à un éditeur, pièce jointe au mail de présentation de leur livre. Un partage de soi, un peu obscène presque, qui allait forcément être jugé – ou pire, ignoré.

Je le savais : cet univers-là était impitoyable. Pourtant, au fond de moi, subsistait une étincelle d'espoir. Je me répétais que j'avais toujours une alternative au silence des maisons d'édition.

Il y avait tellement de romans proposés que je doutais fort que le mien parvienne à se démarquer. Mon léger manque de confiance, doublé d'une lucidité mordante, m'incitait à croire qu'il existait forcément un autre auteur, plus brillant, plus inspiré, qui décrocherait le Saint-Graal avant moi.

Mais d'un autre côté... je n'avais pas le choix.

Je venais de perdre mon dernier client : un site d'actualités pour lequel je rédigeais des articles optimisés pour le référencement Google. Le mail avait été brutal. L'entreprise me remerciait poliment, m'expliquant qu'un membre de l'équipe, autrefois standardiste, allait désormais rédiger à ma place à l'aide d'une intelligence artificielle.

J'avais vu la vague arriver de loin, sans pouvoir l'arrêter. Un à un, mes collègues s'étaient fait balayer, remplacés sans ménagement par la machine.

Je m'étais souvent dit que ChatGPT finirait par avoir ma peau, mais je ne pensais pas que le coup viendrait si vite. Et voilà qu'à cinquante ans passés, je me retrouvais à tout recommencer à zéro, nu comme un débutant face à un monde que je ne reconnaissais plus.

Au bout de plusieurs mois sans réponse des dix éditeurs à qui j'avais envoyé Cœur en miettes – mon bébé, mon œuvre, ma respiration —, je finis par me remettre en question.

Mon roman noir racontait la vie d'un homme pour qui l'amour n'existait pas. Un être vide, creux, miroir de moi-même : un sociopathe incapable d'aimer, incapable de tisser le moindre lien social. Un homme bien plus habile avec les mots qu'avec les regards.

Je n'en avais pas pleinement conscience. Ce reflet ne me troublait pas tant que ça. Les seules conversations que je tenais, jour et nuit, se limitaient à celles avec mon chat, Régis, un gros matou de gouttière dont le pelage gris trahissait l'âge et la paresse. Le seul objectif de Régis : réveiller son esclave à cinq heures du matin pour réclamer son repas.

« L'avenir appartient à ceux qui se lèvent tôt », disait le dicton. Moi, j'aurais volontiers échangé cet avenir contre quelques heures de sommeil.

Chaque matin, les yeux gonflés, je consultais ma boîte mail vide. Pas de réponse. Pas même un refus poli. Rien.

Je me souvenais des formulaires d'envoi de manuscrits sur les sites des éditeurs : « Si vous n'avez pas reçu de réponse d'ici trois mois, considérez que votre manuscrit n'a pas été retenu. »

Cette phrase s'était gravée dans ma tête. Je l'avais même répétée à Régis, qui m'observait du haut du canapé, ses yeux dorés mi-clos.

— Si au bout de quatre-vingt-dix jours on n'a pas de réponse, c'est qu'on peut

aller se faire cuire le cul direct, Régis ! Tu entends ça ?

Le chat, imperturbable, bâilla simplement avant de se rouler en boule, comme pour me dire que le monde des humains n'avait décidément aucun intérêt.

J'avais attendu quatre-vingt-quinze jours. Chaque jour, je rouvrais ma boîte mail, le cœur battant, comme un joueur de loto espérant le bon tirage. Je les avais tous envoyés au même moment, persuadé que l'un d'entre eux aurait la clairvoyance de reconnaître ma pépite parmi les cent cinquante manuscrits reçus cette semaine-là.

Mais non. Rien.

Pendant ce temps, les factures s'empilaient sur la table basse, menaçantes.

Pas de chômage, pas d'indemnité. J'étais autoentrepreneur, libre et précaire à la fois. Cette liberté, que j'avais jadis glorifiée, se révélait maintenant un piège doré.

Je relus un soir le mail fatidique de mon ancien client :

« Nous vous remercions pour le travail effectué depuis douze ans à nos côtés. Malheureusement, une restructuration de l'entreprise nous oblige à devoir nous passer de vos services. Cordialement. »

Je paniquai. J'écrivis, tremblant, au rédacteur en chef – un homme bourru d'une soixantaine d'années, le genre à mâcher ses mots comme du gravier. La réponse fut glaciale : « Vous avez été remplacé par une IA. »

Mon monde s'était effondré.

Quand je perdis ce dernier client, j'eus l'impression qu'on m'arrachait le sol sous les pieds. Et tandis que je tentais de me relever, la seule bouée que j'avais lancée dans l'océan de la littérature – ce manuscrit dans lequel j'avais tout mis – se dégonflait lentement, avant de couler dans le silence des profondeurs.

Alors, dans un mélange d'orgueil, de désespoir et de survie, je me redressai.

Je n'avais pas besoin d'eux. Pas besoin d'éditeur.

Après tout, il existait des plateformes d'autoédition.

En tapant « publier son livre soi-même » sur Google, un nom revenait sans cesse : Hubertlivres.

Je créai un compte auteur, les doigts moites d'excitation et de peur, puis préparai mon manuscrit.

Ma couverture, mon résumé, mon fichier epub – tout y passa.

Quand je cliquai sur Publier, mon cœur fit un bond.

Une chaleur me monta au visage. Je me surpris à sourire.

Mon aventure littéraire allait enfin commencer.

Encore fallait-il que mon livre soit validé par la plateforme et réellement publié en ligne.

Je restai un instant figé devant l'écran, la gorge serrée, le doigt suspendu au-dessus de la souris comme si j'allais appuyer sur un détonateur. Une goutte de sueur glissa lentement le long de ma tempe.

Essuyer un refus d'une plateforme d'autoédition, après le silence glacial des maisons que j'avais contactées, serait le pire de mes cauchemars.

Ce serait la confirmation que même les algorithmes ne voulaient plus de moi.

1

Le premier jour du reste de ma vie

Lundi 6 octobre 2025, 5 heures du matin.

Le miaulement de Régis était plus fiable qu'une alarme de caserne. Je pouvais être certain de ne jamais rater le réveil, même en cas de panne d'électricité. L'estomac de mon chat était plus précis qu'une horloge suisse.

Mais le réveil restait brutal.

La masse grise surgissait de l'ombre, bondissait sur mon ventre et miaulait d'une voix rauque toute l'angoisse existentielle de ne pas encore avoir sa pâtée du matin.

Je grognai, les yeux encore clos, la bouche pâteuse, le souffle chaud. Chaque matin, c'était le même cirque – et je n'arrivais toujours pas à comprendre comment réguler ce félin tyrannique. Régis trouvait toujours une nouvelle plainte à m'adresser, un nouveau motif de révolte féline. Mais c'était bien ça, un chat : un petit despote couvert de poils, programmé pour asservir son humain avec élégance.

Je m'amusais parfois à penser que ce compagnon à quatre pattes était le seul être intelligent de mon entourage. Il lui manquait juste la parole pour débattre, le matin, de la folie du monde autour d'un café.

Régis trônait sur mon ventre, et j'entrouvris péniblement les yeux. Le chat posa sa truffe humide sur mon menton, puis remonta jusqu'à ma bouche en émettant un petit cri plaintif. Un éternuement étouffé suivit – signe clair que je devrais me laver les dents, avant peut-être même le premier café du jour.

Mi-amusé, mi-réveillé, je repoussai délicatement la bête du plat des mains.

Régis se laissa glisser, feignant l'offense, puis exécuta sa scène habituelle : un saut parfaitement maîtrisé, réception sonore sur le parquet et miaulement d'indignation, comme un dernier avertissement.

Puis il quitta la chambre, la queue droite, direction le couloir. Et gare à moi si je tardais à suivre : la version féline du réveil matin reviendrait à la charge, encore plus insistante.

Premier réflexe : enfiler mes chaussons.

Encore fallait-il les trouver. Je tâtonnai du bout des pieds, jurant à mi-voix – les pantoufles avaient encore servi de jouets nocturnes.

Une fois chaussé, j'allumai le couloir. La lumière jaillit, et Régis plissa aussitôt les yeux, vexé par cette agression lumineuse. Un cri bref s'échappa de sa gorge, signe qu'il me pardonnait l'affront, à condition que je me dépêche de passer à table.

Mais le rituel matinal allait connaître une petite entorse.

Avant la gamelle, je fis un détour par mon bureau. J'appuyai machinalement sur le bouton de mon ordinateur, geste automatique, presque rassurant. La machine ronronna doucement – un second chat dans ma vie.

Je rejoignis ensuite la cuisine, où Régis, roulant du train arrière, réclamait bruyamment sa ration.

Le distributeur automatique de croquettes, c'était bien joli, mais la pâtée, c'était le Graal. Sa raison de vivre. Et surtout, sa raison de me réveiller à l'aube.

J'attrapai un sachet dans le placard, déchirai le bord d'un geste précis et fis couler la pâte gélatineuse dans la gamelle. Un bloc luisant s'écrasa dans un plop mou sous sa truffe, et il se mit aussitôt à dévorer le contenu avec une ferveur religieuse.

Un demi-sachet par jour. Régis le savait, mais il jeta tout de même un regard insistant sur ma main, celle qui tenait encore le sachet. Un regard lourd de menace : « Ne jette pas ça. Je sais qu'il en reste. »